Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

40 | 2019

Obsolète, désuet, anachronique

Introduction

Sarah Delale, Maxime Fulconis et Mathias Sieffert

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/5236>

DOI : 10.4000/questes.5236

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 28 février 2019

Pagination : 1-22

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Sarah Delale, Maxime Fulconis et Mathias Sieffert, « Introduction », *Questes* [En ligne], 40 | 2019, mis en ligne le 19 avril 2019, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/5236> ; DOI : 10.4000/questes.5236

Introduction

Sarah DELALE, Maxime FULCONIS et Mathias SIEFFERT

Sorbonne Université, Sorbonne Université et Paris 3 Sorbonne-Nouvelle

Lorsque le jeune Ekkehard d'Aura prend en 1101 la croix pour aider à défendre les conquêtes chrétiennes au Proche-Orient, l'idée de croisade est loin de susciter une inconditionnelle ferveur. Défendant la tradition contre toute nouveauté, les détracteurs du pèlerinage armé reprenaient dans les grandes lignes l'argumentaire que Pierre Damien avait développé quatre décennies plus tôt, écrivant dans une lettre à l'évêque de Fermo :

Per caritatem namque Dei Filius de caelo descendit,
per patientiam vero diabolum superavit. His muniti
virtutibus et fundatores apostoli sanctam aecclesiam
condiderunt, et propugnatores eius sancti martyres
diversa mortium supplicia triumphaliter pertulerunt.
[...] [E]rgo pro fide, qua universalis vivit aecclesia,
nusquam ferrea corripi arma conceditur¹.

Devenu abbé du monastère d'Aura, Ekkehard rédige vers 1125 une chronique universelle. Dans cet ouvrage, qui accorde une place particulière aux événements postérieurs à l'appel de Clermont, le clerc ne trouve pas de mots assez durs à l'encontre des contempteurs de la croisade. Il les accuse de ce qui constitue à ses yeux la plus grave des fautes : défendre un modèle ancien et obsolète, qui ne correspond plus aux nécessités du temps.

¹ Petrus [Damiani], *Die Briefe des Petrus Damianus*, éd. Kurt Reindel, München, Monumenta Germaniae Historica, coll. « Epistolae. Die Briefe der deutschen Kaiserzeit », 4 vol., 1988–1989, vol. II (1988), épître 87 (1062), p. 512. « Le Fils de Dieu descendit du ciel par la charité et il vainquit le diable par la patience. Par ces deux vertus, les apôtres ont fondé la Sainte Église, et leurs champions, les saints martyrs, l'ont parachevée triomphalement dans divers supplices mortels. [...] Il n'est en aucune façon permis de saisir les armes de fer pour la foi universelle dont vit l'Église » (nous traduisons).

Impellit etiam in id ipsum, me quorundam imprudentium, immo impudentium, necessaria nimis redargutio, qui vetusto semper errore contenti, novitatem hanc jam senescenti et prope intereunti mundi perneccesariam ore temerario praesumunt reprehendere, ipsi Epicureo more voluptatum latam quam artam divine servitutis viam amplectentes².

Dans le contexte d'un monde vieillissant, approchant de sa fin, certaines structures et pratiques anciennes s'avèrent pour l'auteur non seulement inadaptées, mais également contre-productives. Le pacifisme évangélique, obsolète, doit laisser place à une lutte menée l'arme au poing.

Un tel discours montre que le Moyen Âge n'est pas uniformément marqué par un respect inconditionnel pour la tradition et par un rejet systématique des innovations. Femmes et hommes du Moyen Âge pouvaient parfois percevoir la nouveauté d'un œil d'autant plus favorable que l'obsolescence de certaines pratiques, structures et objets rendait pour eux ces derniers nuisibles à leur temps. Face au sentiment de l'obsolescence, lorsque sont évoqués l'archaïsme d'un usage, la désuétude d'une loi ou d'une coutume, la vieillesse d'un auteur ou d'un texte, le Moyen Âge se montre sensible au passage du temps, aux nécessités de rénover ce qui semble dépassé.

Une tectonique des plaques temporelles : le passé dans le présent

Obsolète, désuet, anachronique : ces trois adjectifs ne sauraient être pris comme des synonymes. Le premier, apparu à la fin du XVI^e siècle et emprunté au

² Ekkehard d'Aura, vers 1125, dans *Recueil des historiens des croisades publié par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Historiens occidentaux*, Paris, Imprimerie royale/impériale/nationale, 1844–1895, 5 vol., vol. V (1895), p. 11 : « Je fais cela dans le but nécessaire de réfuter ces imprudents, ou plutôt ces impudents, qui, toujours empêtrés dans une vieille erreur, présumant de critiquer, avec une bouche insolente, cette nouveauté si nécessaire à un monde déjà vieillissant et qui approche de sa fin ; eux, ces épicuriens qui préfèrent la voie large du plaisir à la voie étroite du service de Dieu » (nous traduisons).

latin *obsoletus*, désigne un objet devenu hors d'usage³. Le second est issu du participe passé latin du verbe *desuescere*, « se déshabituer⁴ ». Le *Trésor de la langue française* précise qu'il désigne ce « qui n'est plus en usage, dont on a perdu l'habitude, passé de mode⁵ ». Le troisième adjectif, *anachronique*, dérive du substantif *anachronisme* attesté dès le XVI^e siècle et composé du grec *ana-* (« en arrière ») et *chronos* (« le temps »)⁶. Le terme possède deux définitions principales : soit il qualifie une attitude ou une personne « qui pratique consciemment l'anachronisme, la confusion des époques⁷ », soit il désigne avec une connotation péjorative un objet « qui reflète une époque révolue, [qui] est en retard sur son temps⁸ ».

Les trois adjectifs tissent un lien entre l'idée d'inadéquation, de décalage, et celle de vieillissement : l'anachronique « correspond à un écart, à une erreur de temps, d'époque » et renvoie par extension au « périmé », au « vieillot »⁹. Si aucun de ces termes n'existe en ancien français, on rencontre dans le corpus médiéval des adjectifs qui évoquent un même décalage temporel : *vieil*, *ancien*, *antique*.

Parler d'obsolescence, qualifier un objet ou une entité de *désuets* réclame donc de l'observateur un degré de distanciation ou à tout le moins la

³ Walther von Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Bonn, Heidelberg, 1992–2003, 14 vol., vol. 7, p. 286.

⁴ *Le Grand Gaffiot, Dictionnaire Latin-Français*, éd. Félix Gaffiot, édition revue par Pierre Flobert, Paris, Hachette, 2000, entrée « desuadeo ».

⁵ *Le Trésor de la langue française*, dir. Paul Imbs, Paris, CNRS, 1971–1990, 16 vol., version informatisée (TLFi), entrée « désuet » : <http://www.cnrtl.fr/definition/désuet>.

⁶ *Dictionnaire historique de la langue française* [1992], dir. Alain Rey, édition enrichie par Alain Rey et Tristan Hordé, Paris, Le Robert, 1998, 3 vol., vol. I, entrée « Anachronisme », p. 127.

⁷ TLFi, *op. cit.*, entrée « anachronique » : <http://www.cnrtl.fr/definition/anachronique>.

⁸ *Ibid.*, entrée « désuet ».

⁹ *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, vol. I, entrée « Anachronisme », p. 127.

constatation d'une incongruité¹⁰. L'idée d'obsolescence suggère la perception d'un chevauchement entre deux époques : un objet ancien n'a plus cours et pourtant il s'attarde, reliquat d'un environnement perdu qui justifiait sa fonction et dont il évoque la présence fantomatique.

Deux métaphores, moderne et médiévale, permettent d'éclairer cette relation inattendue entre deux périodes distinctes. On peut rapprocher l'obsolescence du phénomène géologique de la tectonique des plaques. Le passé et le présent, dans un lent mouvement historique, glissent l'un sur l'autre : de leur rencontre et de leurs frictions, il résulte une tension – voire un choc, un tremblement, lorsqu'est atteint le point de contradiction maximal entre les deux temporalités¹¹. Mais on peut aussi comparer l'obsolescence à la mue de l'oiseau qui, en perdant ses plumes, se métamorphose en un être nouveau. Dans le *Dit de l'Alérion*, Guillaume de Machaut évoque la transformation du faucon en insistant sur le mécanisme du renouvellement :

[...] La mue continua
Jusqu'a tant qu'il fu tous muëz,
De sa *vieil* plume desmuëz
Et de nouvelle revestis.
Mais il en fu si parvertis
Qu'arrier de moy fu transportez.
S'en fu forment desconfortez,
Quant par la mue le perdi¹².

¹⁰ Sur la notion d'incongru littéraire, notamment sur le plan linguistique, nous renvoyons à l'étude de Claudio Galderisi, *Une poétique des enfances. Fonctions de l'incongru dans la littérature française médiévale*, Orléans, Paradigme, 2000.

¹¹ À propos du complexe rapport entre le passé et le présent, et pour un bilan vulgarisé des connaissances actuelles de la physique sur ce qu'est le temps, on pourra lire les récentes contributions de *Pour la science*, numéro hors-série, *Les Paradoxes du temps*, novembre 2018–janvier 2019.

¹² Guillaume de Machaut, *Le Dit de l'Alérion*, dans *Œuvres de Guillaume de Machaut*, éd. Ernest Hoepffner, Paris, Champion, 1908–1921, 3 vol., vol. II (1911), p. 283, v. 1254–1261, nous soulignons.

L'image de la mue amoureuse n'est ici guère positive : l'abandon des plumes anciennes expose à des changements inquiétants. Pourtant, cette mue est nécessaire, la *vieillesse* des plumes appelant d'elle-même un renouveau.

Géologie et biologie révèlent par l'image les difficultés qui résultent du vieillissement des objets dans le monde. Elles tracent les contours d'un phénomène général : l'obsolescence à la fois effective et perçue, et le renouvellement qui s'ensuit presque nécessairement. Ce phénomène touche autant l'histoire, la culture et les langages que les arts du Moyen Âge. Si l'objet ancien n'est plus en adéquation avec son contexte immédiat, c'est qu'il a perdu tout ou partie de sa fonction première. Cette perte touche les biens matériels autant que les objets immatériels : une coutume ancienne, une loi encore inscrite mais que la jurisprudence amende, un instrument dont on ne sait plus se servir ou encore un langage vieilli dont la compréhension exige un décryptage, une traduction. Il incombe alors de rajeunir, de rénover, de moderniser, de transformer ; à moins que le vieillissement ne finisse par doter l'objet d'un charme ou d'un sens particulier, prenant une part intrinsèque à sa pertinence actuelle.

Du charme désuet à l'embarrassant obsolète en passant par l'improbable anachronisme, il y a donc plus qu'une simple nuance. C'est pourquoi nous proposons d'adopter, pour chacun des trois termes, des définitions particulières qui guideront les analyses de cas.

Nous désignons par *obsolète* tout ce qui continue d'être utilisé dans sa fonction d'origine mais qui a perdu une part de sa pertinence objective, comme c'est le cas pour un objet antérieur qui aurait été remplacé par un objet plus efficace ou plus adapté aux besoins d'une même époque. Par exemple, l'émergence des horloges n'a pas fait disparaître les anciens outils de mesure du temps journalier, mais elle en a peu à peu diminué la faveur. L'obsolète peut être factuel et perçu, concret et subjectif : il relève à la fois du fait et de l'interprétation.

Le *désuet* relève davantage de la perception subjective ou collective : il qualifie un objet ou un phénomène perçu comme ancien, vieilli, démodé. Pouvant être connoté positivement et négativement, il nécessite soit d'être conservé pour un effet stylistique précis, soit d'être éliminé ou remplacé pour des raisons pragmatiques.

Est *anachronique* enfin tout ce qui relève de la rencontre entre deux époques distinctes : une époque – antérieure ou postérieure – s'immisce ou s'invite dans une autre sans pour autant se fondre en elle. Ainsi de l'univers des romans antiques qui, au XII^e siècle, vêtent partiellement l'Antiquité des allures contemporaines.

Omniprésence historiographique d'un impensé historique

Qu'en est-il de l'emploi et de l'étude de ces termes par les historiens modernes ? On retrouve quelques occurrences d'*obsolète*, *désuet* et *anachronique* sous la plume des historiens romantiques des deux premiers tiers du XIX^e siècle. Cependant, les termes ont disparu des écrits des historiens méthodiques qui, par souci positiviste, donnaient la préférence à l'événement et à la chronologie sur ce qu'ils considéraient comme des jugements de valeur.

De manière paradoxale et indirecte, ces trois concepts connaissent un renouveau majeur durant l'entre-deux-guerres. Les historiens des *Annales* commencent alors à s'intéresser aux structures économiques et sociales et à leurs transformations, c'est-à-dire au remplacement d'anciens modes d'organisation devenus obsolètes.

S'il n'initie pas ce renouveau conceptuel, Fernand Braudel en fournit la pierre angulaire dans sa thèse. Il y décrit la surimposition de trois temporalités¹³ : le temps long des cadres géographiques et climatiques, le temps

¹³ Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1949.

médian des structures économiques et sociales, et le temps court des événements. Les pratiques sociales ou les modes d'organisation humains pourraient donc être frappés d'obsolescence, de désuétude ou d'anachronisme selon des temporalités très différentes : la mode vestimentaire varie en quelques années, les circuits économiques se transforment sur plusieurs décennies, tandis qu'un réseau urbain met des siècles à évoluer.

Étudier la succession et le remplacement des structures en place revient à s'intéresser à leur caractère obsolète ou désuet, tant et si bien que les propos de Fernand Braudel rejoignent parfois ceux d'Ekkehard d'Aura sur le vieillissement du monde :

Au-delà de cette longue durée, notre second livre se propose de saisir une histoire [...] des structures sociales, donc des mécanismes lents à s'user. Il s'intéresse aussi à leur mouvement¹⁴.

Pour Braudel comme pour Ekkehard, les structures s'usent, vieillissent. Elles tendent tout particulièrement à devenir inadaptées lorsque la conjoncture évolue. Plutôt que leur remplacement, c'est une cascade de reconfigurations qui changent suffisamment leur fonctionnement pour qu'il soit possible à l'historien de parler d'une structure économique ou sociale nouvelle. L'obsolescence des structures socio-économiques a donc constitué un thème sous-jacent pour une grande partie de la production historiographique du second XX^e siècle, sans que les concepts d'obsolescence, de désuétude ou d'anachronique n'aient fait en eux-mêmes l'objet d'une réflexion.

Ce paradoxe de l'omniprésence et de l'invisibilité des concepts d'obsolescence et de désuétude a continué à marquer la Nouvelle Histoire et l'histoire des mentalités, telles qu'elles se sont développées à partir des

¹⁴ *Ibid.*

années 1970¹⁵. En effet, les historiens ont rarement cherché à étudier le ressenti de ces concepts chez les femmes et les hommes du Moyen Âge.

Johan Huizinga, précurseur à plus d'un titre de l'histoire des mentalités, avait pourtant magistralement ouvert la voie avec la publication en 1919 de *L'Automne du Moyen Âge*. Il y examinait les idées, les émotions et les images d'une société mourant pour donner naissance à une autre, significativement auto-proclamée *Renaissance*¹⁶. Le livre suggère que les mentalités et les codes culturels médiévaux, comme par exemple la chevalerie, étaient devenus obsolètes au cours du XV^e siècle, car inadaptés aux nouvelles structures humaines qui se constituaient alors. Dans un prologue publié posthumément en 2015 lors de la réédition de l'ouvrage, Jacques Le Goff résume clairement la thèse de Huizinga : « c'est [à son automne] qu'on peut le mieux comprendre ce qu'est une civilisation ; c'est là que viennent en pleine lumière les tensions qui l'habitent ».

S'inscrivant donc dans les pas précurseurs de Johan Huizinga, la Nouvelle Histoire et l'histoire des mentalités se sont intéressées aux odeurs, aux femmes, aux couleurs, à la colère. Cependant, les historiens ont fait preuve de plus de réserve à aborder des sentiments et des modes de représentation en apparence plus négatifs, ou en tout cas moins neutres. Parmi eux figure le sentiment de l'obsolescence.

Depuis une décennie enfin, les chercheurs se sont saisis de la thématique de la réinterprétation et du ré-usage, donc de l'usage délibéré d'éléments désuets ou anachroniques en raison des valeurs positives que les contemporains leur prêtent. En 2010, Michel Zink a organisé un colloque au Collège de France,

¹⁵ Sur la perception du temps et des rythmes dans les arts et les lettres au Moyen Âge, on pourra consulter par exemple Philippe Walter, *La Mémoire du temps, fêtes et calendriers de Chrétien de Troyes à la Mort Artu*, Paris/Genève, Champion/Slatkine, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 1989, et la récente étude de Jean-Claude Schmitt, *Les Rythmes au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 2006.

¹⁶ Johan Huizinga, *L'Automne du Moyen Âge* [1919], trad. Julia Bastin, Paris, Payot, 2015.

publié sous le titre de *Livres anciens, lectures vivantes*. Cette réflexion a posé de nouveaux jalons pour l'étude des concepts d'obsolescence et de désuétude dans le domaine des lettres médiévales¹⁷. En 2014, Caroline Callard, Elisabeth Crouzet-Pavan et Alain Tallon ont organisé un colloque sur le réemploi du passé en politique dans l'Italie médiévale et moderne¹⁸ : ce sont davantage les phénomènes du retour des modes et de la réinterprétation qui y ont retenu l'attention. Le présent volume voudrait reprendre à nouveaux frais l'étude de l'obsolète, du désuet et de l'anachronique, à la fois dans leurs réalités et dans leurs perceptions médiévales. À cette fin, on proposera un rapide panorama des ressentis suscités par la tectonique du temps dont témoignent les textes médiévaux.

Face à la tectonique du temps : le témoignage des textes

Le rapport au vieilli durant le Moyen Âge fait naître deux questions : comment les individus perçoivent-ils l'obsolète, le désuet et l'anachronique, et comment y réagissent-ils ? Vécue comme une inadéquation, cette tectonique temporelle est corrélée à la pertinence que les individus projettent dans les objets.

Perceptions

Pour les textes littéraires, cette inadéquation est vécue sur le mode de la difficulté¹⁹. Le texte glisse définitivement du vieilli²⁰ vers l'obsolescence ou la

¹⁷ *Livres anciens, lectures vivantes. Ce qui passe et ce qui demeure*, dir. Michel Zink, Paris, Odile Jacob, 2010.

¹⁸ *La Politique de l'histoire en Italie. Arts et pratiques du réemploi (XIV^e–XVII^e siècle)*, dir. Caroline Callard, Elisabeth Crouzet-Pavan et Alain Tallon, Paris, PUPS, 2014.

¹⁹ Michel Zink, « Le bénéfice de l'âge », dans *Livres anciens, lectures vivantes*, *op. cit.*, p. 7–19, cit. p. 12 : « La distance créée par le vieillissement du texte [...] est subie. Elle rend le texte ancien difficile. Elle est source d'incompréhension et de malentendus ».

²⁰ Jacqueline Cerquiglini-Toulet distingue le texte *vieux* du texte *vieilli* en opposant un vieillissement objectif (*vieux*) à un vieillissement subjectif (*vieilli*). « Un vieux texte relève

désuétude au moment où la difficulté est telle qu'elle crée une perte significative de pertinence. Elle appelle alors au remplacement de l'objet premier par un objet nouveau. Comme l'a montré Jacqueline Cerquiglini-Toulet, cette pertinence insuffisante s'identifie à une perte de lisibilité, laquelle peut être de trois ordres : matériel, linguistique ou référentiel.

Matériel, d'abord : le support vieillit et peut devenir indéchiffrable. Le problème dérive des conditions même de la transmission et constitue l'aspect le plus concret de l'obsolescence textuelle²¹.

Linguistique, ensuite : la langue a vieilli. On touche cette fois aux compétences du récepteur, qui n'a plus dans le présent les moyens immédiats de comprendre entièrement son objet²².

Référentiel, enfin. Le référent extralinguistique a disparu ou s'est modifié, ce qui entraîne une coupure entre le signe et son référent. Ce n'est pas l'objet linguistique (en tant que signe) qui est frappé d'obsolescence, mais l'objet qu'il représente dans le réel. Or dans le processus de référentialisation linguistique, la modification du référent fait perdre au signe sa pertinence. Clément Marot remarque que, pour comprendre pleinement les *Lais* de François Villon, il faudrait avoir été leur contemporain, temporel et géographique. L'obsolescence rapide du texte le menace de disparition. « Pour ceste cause », ajoute Marot,

d'une période ancienne. [...] "Vieilli" indique un processus [...]. Qu'est-ce donc, pour son lecteur, qu'un texte vieilli ? Un texte qui a inscrit dans sa texture le passage du temps ; un texte qui est lui-même et tout ce qui nous sépare de lui-même ; un texte qu'on ne comprend plus spontanément mais qu'on aspire à comprendre, qui d'une manière ou d'une autre nous parle encore, comme on dit, par énigme » (Jacqueline Cerquiglini-Toulet, « Le syndrome d'Alceste », dans *Livres anciens, lectures vivantes*, op. cit., p. 107–117, cit. p. 107). Le *vieilli* rejoint donc notre définition du *désuet*, pris avec une connotation positive.

²¹ *Ibid.*, p. 108 : est cité le cas du *Tristan et Lancelot* de Pierre Sala (« j'ay brevement / Dessus mon nes assises mes lunettes / pour deschiffrer lectres que n'ay leu nectes / du bel Tristan qu'il vous pleust me bailler, / qui m'a souvent de nuyt bien faict bailler, / car les lectres estoient effacees / et les marges du parchemyn cassees », v. 2–8).

²² *Ibid.*, p. 109.

« qui voudra faire une œuvre de longue durée, ne preigne son soubgect sur telles choses basses et particulieres²³ ».

Le texte obsolète ou désuet frappe ainsi par son étrangeté. Il est un objet *estranged*, en décalage avec le connu, appartenant à l'ailleurs plutôt qu'à l'ici. Le présent apparaît comme le point d'ancrage de la subjectivité (le *nunc*) et l'objet obsolète y figure comme *dépassé*, attaché au passé.

Cependant, les individus ne pensent pas cette étrangeté à travers les seules catégories temporelles ; au moins deux autres systèmes d'opposition binaire l'expriment métaphoriquement.

La métaphore spatiale, premier de ces systèmes, repose sur l'association de l'*hic et nunc*. Pour opposer présent (*nunc*) et passé, on oppose l'ici (*hic*) et l'ailleurs, ce qui est présent et ce qui est absent. Cette métaphore a donné lieu à un *topos* médiéval, la *translatio studii*, tel qu'il apparaît notamment au début du *Cligès* de Chrétien de Troyes²⁴. Le déplacement géographique matérialise le mouvement d'obsolescence, tandis qu'*ici* et *maintenant* se confondent avec l'environnement spatial du locuteur.

La deuxième métaphore consiste à opposer le passé au présent comme on oppose le monde réel aux mondes possibles construits par l'imagination. Le passé est alors envisagé sur le mode de la fiction, et l'objet obsolète opère la transition entre réel et irréel. Comme le dit Paul Ricœur, « la dialectique entre l'étranger et le familier, le lointain et le proche place l'histoire dans le voisinage de la fiction. Car reconnaître les valeurs du passé dans leurs différences par rapport aux nôtres, c'est déjà ouvrir le réel en direction du possible²⁵ ».

²³ *Ibid.*, p. 109–110.

²⁴ *Les Romans de Chrétien de Troyes*, éd. Alexandre Micha, Paris, Champion, coll. « CFMA », 1982, p. 2, v. 29–33 : « an Grece ot de chevalerie /Le premier los et de clergie. /Puis vint chevalerie a Rome /Et de la clergie la some, /Qui or est an France venue ».

²⁵ Paul Ricœur, « Appropriation », dans *Hermeutics and the Human Sciences*, éd. John B. Thompson, Cambridge, Cambridge University Press/Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1981, p. 182–183 (cité dans Jeff Rider, « L'utilité du Moyen Âge »,

La présence de l'obsolète, dans la littérature, peut donc servir d'entrée en narration, elle sert d'indice de fictionnalité. Au début du *Chemin de long estude* de Christine de Pizan, la narratrice s'est endormie : apparaît à son chevet une vieille femme à laquelle un habit désuet confère un statut irréel²⁶. Le passage du fait biographique porté par un *je* prétendument réel à la fiction allégorique comprend un premier seuil, la technique du songe-encadrant, puis un second : la convocation d'un passé millénaire représenté par la Sibylle de Cumes.

Ces deux systèmes d'opposition métaphorique, spatial et fictionnel, ont une caractéristique commune : ils ne perçoivent et n'envisagent pas le passé, l'obsolète, le désuet et l'anachronique dans une perspective historique, dans une Histoire linéaire. Ils l'envisagent comme un style du présent, étrange, venu d'ailleurs, lié à d'autres possibles, bien que partie prenante du monde de référence. Dans une situation donnée, un *hic et nunc*, ce qu'on perçoit du passé est toujours un résidu, un vestige : le désuet apparaît comme une stylisation particulière de l'objet. Un écart de mode vestimentaire peut sembler décalé ou déplacé avant de paraître ancien. Gil Bartholeyns propose les expressions de « passé esthétique » ou de « passé aspectuel » pour désigner cette perception du vieilli²⁷.

Réactions

Une fois perçu, ce style vieilli appelle presque nécessairement des prises de position. Plusieurs réactions s'observent. En premier lieu, le mépris ou le rejet : c'est la réaction d'Ekkehard d'Aura face aux opposants de la Croisade. En

dans *Médiévalisme. Modernité du Moyen Âge*, dir. Vincent Ferré, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 35–45, cit. p. 38).

²⁶ Christine de Pizan, *Le Chemin de longue étude*, éd. Andrea Tarnowski, Paris, Le Livre de poche, coll. « Lettres gothiques », 2000, p. 114, v. 463–470 : « ancianne et moult rassise [...] /Si fu simplement atournee /Et voilee d'un cueuvrechief /Entortillé entour le chief, /Et selon l'ancian usage /Vestue ot une cote large ».

²⁷ Gil Bartholeyns, « Le passé sans histoire. Vers une anthropologie culturelle du temps », dans *Médiévalisme. Modernité du Moyen Âge*, op. cit., p. 47–60, cit. p. 56–57.

deuxième lieu, l'empathie, qui suppose que l'individu se projette vers le passé pour le comprendre. En troisième lieu, l'assimilation ou l'actualisation, qui consistent à remotiver l'obsolète ou le désuet pour leur rendre une pertinence, anachronique ou non.

Mépris et rejet prononcent une coupure définitive entre l'objet obsolète et le présent. Ils déclarent totale et définitive la perte de pertinence : l'objet est présenté, parfois condamné comme sorti ou sortant d'usage. C'est le cas d'une remarque de Christine de Pizan sur le roi d'Angleterre Alfred le Grand, qui faisait brûler chaque jour dans sa chapelle une chandelle divisée en vingt-quatre parties égales pour répartir équitablement ses journées : « et par ceste provident mesure trover, est à presumer qu'encore n'estoient orloges communs²⁸ ». Le commentaire d'actualité met en scène l'étonnement supposé du lecteur face à l'*exemplum* historique. Il révèle un mépris bienveillant à l'égard d'une pratique que la technologie moderne a rendu obsolète.

Deuxième réaction possible, le déplacement du présent vers le passé est la démarche adoptée par les chercheurs modernes, « généralement préoccupés par les usages idéologiques et publics du passé dans une perspective critique de conformité à la réalité historique supposée²⁹ ». Elle est beaucoup plus répandue à notre époque qu'elle ne l'était au Moyen Âge.

En effet, les femmes et les hommes du Moyen Âge ont plutôt tendance à vouloir assimiler ou actualiser le passé dans le présent. Cette assimilation suppose qu'on adjuge à l'objet la conservation d'une certaine pertinence. Elle laisse le choix entre deux entreprises : réacclimater totalement l'objet en annulant le sentiment de son étrangeté, ou bien remotiver sa pertinence sans faire disparaître son étrangeté.

²⁸ Christine de Pisan, *Le Livre des fais et bonnes meurs du sage roy Charles V*, éd. Suzanne Solente, Paris, Champion, 1936–1940, 2 vol., vol. I, partie I, chap. 16, p. 42.

²⁹ Gil Bartholeyns, « Le passé sans histoire », art. cit., p. 48.

La réacclimatation linguistique totale est en général le choix qu'adoptent les mises en prose du ^{xv}^e siècle. Jacqueline Cerquiglini-Toulet évoque le *Guillaume de Palerne* de Pierre Durand, qui adapte un roman en vers du ^{xiii}^e siècle. Le remanieur y déclare : « Et je, considerant le langaige qui estoit rommant anticque rimoié en sorte non intelligible ne lisible à plusieurs [...] ay traduit et transféré le langage de ceste dicte histoire en langage moderne françoys, pour a chascun qui lire le voudra estre plus intelligible³⁰ ». Le projet consiste bien à remplacer la non-intelligibilité de l'« anticque » par la clarté du « langage moderne ». La même réacclimatation, cette fois matérielle, s'observe chez les habitants de Rouen qui font remettre leurs vieux couvre-chefs à la dernière mode, voulant ainsi faire disparaître l'étrangeté grandissante des chapeaux³¹.

À l'inverse, on peut faire cohabiter obsolescence et réactualisation : c'est l'opération à laquelle s'adonne Gui de Mori dans son *Roman de la rose moralisé*. Gui fournit un exemple d'adaptation critique où il est toujours possible de remonter à un état antérieur du texte, considéré comme moins « understandable³² » par le remanieur. Ce dernier déclare ne pas vouloir « quasse[r] /l'ententions ne la mataire³³ » du texte original, et établit donc un système de diacritiques pour signaler d'une « vergiele » ses omissions (« subtractions »), d'une « estoilete » ses ajouts (« additions ») et de « l'estoilete avoec le vergiele » ses adaptations (« mutations »)³⁴. La coexistence de l'actualisation et de l'obsolescence matérialise alors visuellement la perception spatiale ou fictionnelle d'une étrangeté : l'obsolète, le désuet et l'anachronique constituent dans le récit des modalités de l'altérité.

³⁰ Jacqueline Cerquiglini-Toulet, « Le syndrome d'Alceste », art. cit., p. 110.

³¹ Voir à ce sujet la contribution d'Anne Kucab dans ce numéro.

³² Andrea Valentini, *Le Remaniement du Roman de la Rose par Gui de Mori. Étude et édition des interpolations d'après le manuscrit Tournai, Bibliothèque de la Ville, 101*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2007, p. 81–82, v. 57.

³³ *Ibid.*, v. 52–53.

³⁴ *Ibid.*, v. 59–70 et v. 73–74.

On le voit : cette altérité ne repose pas uniquement sur des objets isolés ou sur des faits de détail à l'intérieur d'un espace textuel plus vaste. Cela peut même être le récit, voire le genre littéraire, qui joue d'un effet d'obsolescence et de réactualisation. Le *lai* en est un bon exemple. Comme le soulignent Nathalie Koble et Mireille Séguy, le genre du lai narratif se fonde sur la mémoire d'un lai chanté dont la trace est perdue. Il naît d'un travail de « remembrance » : « Si l'existence effective d'une source lyrique pour chaque lai narratif est peu probable, reste que tous exploitent "la profondeur et le velouté de l'antérieur", selon l'expression de Judith Schlanger, pour s'inscrire dans "la mémoire des œuvres"³⁵ ». L'autorité du récit se construit moins par l'exhibition d'une source qu'en exprimant la désuétude de cette source : non seulement l'origine musicale du texte est perdue, mais le récit lui-même vient d'une époque révolue.

Milena Mikhaïlova plaçait ainsi le genre du lai lyrique sous le signe de l'anachronique : ce genre ouvrirait « un espace qui permet au passé de se surimposer au présent, de revivre dans le présent³⁶ ». On pourrait proposer la même analyse pour les récits à insertions lyriques qui, au XIII^e siècle, se construisent à partir de chansons anciennes. C'est évidemment le cas du *Roman du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel* de Jakemés³⁷ : tout en insérant des chansons anciennes (« cans, dis et partures³⁸ »), le roman vante dans son prologue les mérites du temps présent en rappelant que les auteurs d'aujourd'hui sont au moins aussi bons que leurs prédécesseurs (« trop mieus que jadis³⁹ »), battant en brèche toute idée de décadence. C'est également le cas du *Roman de*

³⁵ *Lais bretons (XII^e–XIII^e siècle)*. Marie de France et ses contemporains, éd. et trad. Nathalie Koble et Mireille Séguy, Paris, Champion, coll. « Champion classiques », 2018, « Introduction », p. 22 ; Judith Schlanger, *La Mémoire des œuvres*, Lagrasse, Verdier, 2008, p. 94.

³⁶ Milena Mikhaïlova, *Le Présent de Marie*, Paris, Diderot, 1996, p. 91, cité dans *Lais bretons*, op. cit., p. 25.

³⁷ Jakemés, *Le Roman du Châtelain de Coucy et de la Dame de Fayel*, éd. Catherine Gaullier-Bougassas, Paris, Champion, coll. « Champion classiques », 2009.

³⁸ *Ibid.*, p. 140, v. 13.

³⁹ *Ibid.*, v. 26.

la Rose ou de Guillaume de Dole de Jean Renart qui intègre dans sa narration un ensemble de chansons anciennes, dont des *rondets* de carole dansés. Dans le prologue, l'auteur dit écrire « por ramenbrance des chançons⁴⁰ » : le charme du texte semble en partie reposer sur la transmission de l'ancien, soit sur la rencontre d'une voix ancienne et d'une voix neuve. Par là même, la voix ancienne gagne dans sa désuétude une valeur nouvelle. Le *charme*, fonction stylistique des objets et des discours, « ensorcelle » les entités vieilles ; il les remotive d'un halo à la fois symbolique et polysémique⁴¹.

Le charme du désuet fonctionne en fait sur le même mécanisme que celui de la fiction. Si l'on en croit Umberto Eco, la fiction repose sur un principe de narcotisation des données du réel : l'univers de référence fictionnel est par défaut le nôtre (le monde réel), sans que les propriétés des objets soient toutes mentionnées explicitement par le texte. Le lecteur infère naturellement de l'apparition d'un personnage que ce dernier a deux bras, deux jambes et une tête. Ces propriétés non mentionnées sont « narcotisées » par le texte⁴². Or il suffit que l'objet change certaines de ses propriétés pour qu'il devienne source d'étonnement à la lecture : source d'émerveillement et source de *merveille*. C'est sur ce procédé que repose le style de la matière bretonne : la lance qui saigne, le Graal sont des objets qui, par certaines de leurs propriétés (sanguinolente, lumineuse), diffèrent de la lance et du plat creux rencontrés dans le quotidien des lecteurs.

Or les textes associent symptomatiquement ces merveilles aux temps anciens. Le premier réflexe des lecteurs du *Conte du Graal* a été d'historiciser le Graal et la lance qui saigne, en les rapprochant de la coupe où fut recueilli le

⁴⁰ Jean Renart, *Le Roman de la Rose ou de Guillaume de Dole*, éd. Félix Lecoy, rév. et trad. Jean Dufournet, Paris, Champion, coll. « Champion classiques », 2008, p. 70, v. 3.

⁴¹ La contribution d'Élise Haddad dans ce numéro en donne un exemple éloquent pour la statuaire romane.

⁴² Umberto Eco, *Lector in fabula*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais », 1985, p. 109–110, p. 169–180 et, en particulier, p. 109 et p. 174.

sang du Christ et de la lance du centurion Longin⁴³. Cette historicisation amplifie la merveille d'une résonance symbolique, même ténue : la lance semble apparaître au sein du texte dans un état obsolète. Elle est à la fois une lance extraordinaire par opposition aux lances ordinaires qui ne saignent *pas*, et une lance faite sur un ancien modèle par opposition aux lances actuelles qui ne saignent *plus*.

Ce décalage temporel subliminal entre réel et fiction repose sur l'idée que le passé possède un pouvoir fascinateur d'altérité. Yves Bonnefoy décrit cette fuite des référents passés vers une réalité dissemblable : « les romans bretons [...] permettrai[en]t [...] d'entrevoir [...] moins les lointains des faits que l'on peut dire historiques [...] qu'une relation de la personne au réel qui, "là-bas", à l'insituable horizon de la légende arthurienne, aurait été autre, tout autre, radicalement, métaphysiquement tout autre⁴⁴ ». Le regard sur l'être y serait « d'une nature étrangère à la conscience d'ici⁴⁵ ». Or pourtant « cette raison d'ailleurs, ce logos d'une autre origine, apparaît capable [...] d'avoir rapport à des lieux ou des sentiments qui nous sont restés familiers. Les mêmes arbres qu'ici dans ces romans, les mêmes objets dans les mêmes salles, les mêmes élans ou presque dans le désir des êtres jeunes ou vieillissant⁴⁶ ». C'est justement parce que les objets perdurent dans leur présence et leur partielle pertinence que leur étrangeté devient fascinante.

Ce charme, ce contour soudain flou qui définit l'obsolète ou, mieux encore, le désuet, c'est exactement ce qui intéresse la littérature, puisqu'elle est

⁴³ *Le Livre du Graal*, dir. Philippe Walter, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2001, t. I, « Introduction » de Philippe Walter, p. XIV.

⁴⁴ Yves Bonnefoy, « L'attrait des romans bretons », dans *La Trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui*, dir. Michèle Gally, Paris, PUF, coll. « Perspectives littéraires », 2000, p. 15–27, cit. p. 18.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 19.

selon Yves Citton « un opérateur de détour⁴⁷ » : « lire des textes littéraires du passé en tant que textes du passé » n'aurait « pas pour objet de (re)trouver leur vérité originelle, mais de *nous dé-payser*, de nous faire voyager⁴⁸ ».

Dès lors, ancrer le récit dans un passé qui contient des objets obsolètes, c'est dire deux fois l'étrangeté de ses signes. C'est aussi donner au présent, grâce à cette étrangeté, d'autres avènements. Au début d'*Erec et Enide*, Arthur décide de chasser le cerf blanc pour réactualiser une coutume ancienne, « por la costume ressaucier⁴⁹ ». Il dit à Gauvain : « Demain matin a grant deduit /irons chacier le blanc cerf tuit /an la forest aventureuse : /ceste chace iert molt merveilleuse⁵⁰ ». La forme *iert* apparaissant au dernier vers est homonyme des indicatifs imparfait et futur du verbe *estre*. La variante *est*, indicatif présent du même verbe, apparaît dans certains manuscrits. Le verbe signale à lui seul la permanence de la coutume, merveilleuse dans son inadéquation même. Le caractère toujours anachronique de la tradition lui confère ses propriétés magiques, il permet à l'aventure de surgir et à l'individu d'entrer en représentation, de se réinventer lui-même. Le dépassé fonctionne alors comme un « opérateur ludique⁵¹ » : il valorise les individus à travers un monde différant du présent et, comme le disait Ricœur, il ouvre le réel en direction du possible⁵².

De l'obsolescence concrète à ses usages

Ce numéro réunit six études sur les pouvoirs de l'obsolescence : pouvoirs subis effectivement par les objets et qui rendent sensible le passage du temps,

⁴⁷ Yves Citton, « Détourner l'actualisation », Séminaire Anachronies – Textes anciens et théories modernes, Séance 6 (9 mars 2012) : Actualiser ?, Fabula, Atelier de théorie littéraire : http://www.fabula.org/atelier.php?Limites_des_lectures_actualisantes.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Les Romans de Chrétien de Troyes. I. Erec et Enide*, éd. Mario Roques, Paris, Champion, coll. « CFMA », 1990, p. 2, v. 38.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 3, v. 63–66.

⁵¹ Gil Bartholeyns, « Le passé sans histoire », art. cit., p. 58.

⁵² Paul Ricœur, « Appropriation », art. cit., p. 182–183.

pouvoirs attribués aux objets lorsque le vieillissement devient un outil de manipulation discursive. La convocation volontaire du désuet et de l'anachronique permet des constructions sémantiques et des effets stylistiques ou symboliques dont les artistes médiévaux ont fait des usages multiples.

L'article de Marielle Devlaeminck se concentre sur le genre théâtral des moralités à la fin du Moyen Âge, pour y saisir une conscience du passage du temps, et la relation établie par les créateurs et spectateurs entre passé et actualité. Cette relation est marquée par une tension morale entre oubli et remémoration, éloge d'un âge d'or révolu et inscription dans l'actualité la plus brûlante. En émerge un discours sur la temporalité mémorielle, lente à maîtriser, et sur la préférence accordée par le commun à l'insouciance d'un oubli rapide.

Cette analyse littéraire de l'écriture du temps qui passe – si vite qu'il en devient *le temps qui court* – est ensuite enrichie par la contribution d'Anne Kucab, qui propose une étude de cas historique sur les pouvoirs économiques de l'obsolescence. Le marché de l'occasion à Rouen est envisagé sous un jour multiforme, à travers les friperies et les dépotoirs, la revente d'œuvres d'art, les artisans rafraîchissant les vêtements usagés et rénivant les œuvres votives, ou encore le remploi des monnaies dévaluées dans des bijoux ou des œuvres d'art. Ce corpus de cas constitue les traces de l'obsolescence et de la désuétude concrète des biens matériels dans les sources documentaires. Il y apparaît un dialogue entre remploi et désir de la dernière mode, mais aussi une inventivité et une diversité extrêmes dans le traitement des biens usés, du débarras aux testaments, de la rénovation au dévoiement.

Cette double étude des mentalités et des pratiques dues au passage du temps ouvre sur les quatre derniers articles : ceux-ci illustrent les utilisations rhétoriques que permettent l'obsolescence et la désuétude des objets matériels et immatériels.

L'article de Tina Anderlini se concentre sur le cas du vêtement. Il propose un classement des manifestations documentaires (en particulier

iconographiques) de costumes obsolètes, désuets, puis anachroniques. Le vêtement désuet y apparaît partagé entre des jugements négatifs, liés à son allure démodée, et une appréciation fortement laudative du respectable héritage vestimentaire.

Ce caractère vénérable de l'antériorité structure également la relation aux Anciens, institués en autorités atemporelles. Il permet à certaines opinions et théories de survivre dans les arts et les textes, même lorsque celles-ci sont rendues obsolètes par de nouvelles pratiques. C'est notamment le cas pour les sciences médiévales, qui empruntent tout particulièrement leur matière aux auteurs de l'Antiquité grecque. Comment hériter du discours scientifique fortement daté des *auctoritates*, et comment interroger son actualité ? L'étude linguistique menée par Adeline Sanchez sur le *Lilium medicinae* de Bernard de Gordon présente deux procédés stylistiques qui mettent en perspective ce savoir précieux mais vieillissant. La polyphonie discursive ouvre d'une part la transmission des sources à la discussion. Le recours à l'anecdote médicale permet d'autre part d'enrichir la théorie d'une expérience pratique, venue du médecin ou parfois des copistes et des traducteurs. Les importantes variantes d'un manuscrit et d'une traduction à l'autre illustrent la nécessité d'un enrichissement du savoir à l'usage des temps nouveaux, mais aussi en fonction de zones géographiques distinctes. Dans un texte double, la voix des géants rencontre celle des nains juchés sur leurs épaules qui ne s'accordent que l'avantage d'une vue plus longue sur l'horizon du temps.

Mais il arrive aussi qu'un unique artiste crée à l'intérieur de sa facture une polyphonie temporelle. C'est ce que suggère l'article d'Élise Haddad sur les sculptures de l'église abbatiale romane de Beaulieu-sur-Dordogne. Le décor sculpté de l'édifice semble d'une seule exécution ; or si certaines parties sont réalisées dans le style le plus récent, d'autres présentent des caractéristiques désuètes pour l'époque de leur création. Pourquoi employer des styles distincts, vieilli et nouveau, dans un même ensemble artistique ? À partir d'une étude des

lions représentés dans les sculptures, Élise Haddad reconstruit le discours rhétorique produit par l'édifice, entre références à l'Ancien Testament et eschatologie chrétienne, zones monacale et laïque de l'église. Le style désuet porte une vision du passé, tandis que le style architectural le plus en vogue met en scène les fins dernières. Dans cet usage anachronique des styles, l'écart de l'obsolescence permet un décrochage énonciatif entre ce qui fut et ce qui sera. On mesure les possibilités immenses qu'ouvre l'adoption volontaire de styles en déshérence par des artistes du style nouveau. Mais nous sommes ici encore face au vieillissement du réel, du monde des arts matériels.

Qu'en est-il dans le monde de la lettre ? Les personnages de fiction vieillissent-ils, eux qui vivent hors du temps humain dans le domaine des possibles ? Dans son article consacré au personnage de Gauvain, Jessy Simonini explore deux facettes de cette question épineuse. Comment interpréter dans certains textes la caractérisation d'un Gauvain entré en obsolescence, confronté à la jeunesse et la nouveauté d'un Lancelot ou des élus du Graal ? Il s'agirait moins d'un conflit de générations que d'une manipulation stylistique. La naissance narrative de Gauvain survient dans l'obsolescence, sous le signe de la mort et du tombeau – accréditant l'intéressante idée que certains personnages de fiction naissent obsolètes afin d'entraîner leur perpétuelle réactualisation. *De vieil merrien neuve maison*⁵³ : le vieillissement, qui prédit le lent périmentement des âges, est pourtant marque de survivance. Dans les secousses temporelles du siècle, l'obsolète est un transfuge, étranger dans le présent, venu d'un passé dont il reste le passeur et le vivant refuge : le passé nous revient comme un bilboquet.

⁵³ Sur ce proverbe, voir Jacqueline Cerquiglini-Toulet, *La Couleur de la mélancolie*, Paris, Hatier, coll. « Brèves Littérature », 1993, p. 57–88, en particulier p. 71–72.